

LA VALEUR DES EXPOSITIONS SCOLAIRES

Lors de l'exposition de Chicago dont le chanoine Bruchési avait organisé la section scolaire canadienne-française, nous avons attiré l'attention du public sur le peu de cas qu'il fallait faire, au point de vue pratique, des résultats obtenus vis-à-vis du public et des récompenses décrochées.

Nous nous sommes refusés à y voir la consécration de l'excellence d'une méthode que nous savons mauvaise, par les produits de chaque jour, et lorsqu'on a annoncé à son de trompe des distinctions très honorifiques pour le Canada, cela ne nous a pas empêché de maintenir que notre système était défectueux, parce que nous savions que les juges n'avaient pas pu le juger convenablement et que les produits qui nous tombent chaque jour sous la main dénotent une faiblesse désespérante.

On nous en a beaucoup voulu de cette obstination et pourtant nous avons tenu tête parce que nous savions parfaitement avoir raison.

Ainsi le professeur U. Archambault, directeur des Ecoles relevant des commissaires catholiques de Montréal, a fait devant la Société d'éducation du Canada, le 18 avril dernier, une conférence sur les Expositions scolaires qu'a reproduite le *Journal de l'Instruction Publique*.

Or, que lisons-nous dans cette conférence qu'on ne nous accusera pas d'avoir inspirée :

A Chicago, on n'a réussi qu'à faire des mécontents. Lorsqu'il a été connu que les objets exposés seraient appréciés par un jury national, tous les pays étrangers ont réclamé, sans succès ; il y en a même, comme la France, qui se sont déclarés *hors concours*, et ils ont bien fait, parce que l'on constate que ce jury national dont l'organisation et le mode de procéder sont encore du domaine de l'inconnu, a accordé des récompenses à droite et à gauche, sans prendre la peine de considérer le mérite relatif des expositions.

Cela est dur pour nos maisons d'éducation qui ont remporté le premier prix, mais c'est évidemment vrai.

M. Archambault parle en homme qui s'y connaît et s'explique :

Certains pays exposaient des constructions scolaires

idéales, des ameublements qui excitaient de justes craintes aux contribuables, des instruments de physique superbes, des laboratoires de chimie très dispendieux et très curieux, des collections ornithologiques, etc, etc. Dans d'autres pays, l'on rencontrait des monceaux de cahiers ruisselants d'or sur la tranche et sur la reliure, en cuir de Russie et en maroquin, remplis de problèmes d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, de questions d'histoire, de géographie, de grammaire, de littérature, etc., d'une exécution parfaite sous le rapport de la calligraphie et dans lesquels il n'était pas possible de rencontrer une erreur. Evidemment tous ces travaux étaient faits en vue de l'exposition et par un petit nombre d'élèves habiles.

Ces expositions fascinaient les yeux du public, mais pour les gens du métier elles ne prouvaient qu'une chose, à savoir : qu'on y avait consacré beaucoup d'argent. La valeur pédagogique était cotée à zéro. Ces riches agglomérations de choses scolaires rappelaient ces acteurs de théâtre revêtus de riches habits ou de livrées magnifiques ; la plupart n'ont aucune valeur artistique, mais les applaudissements du public et la réclame souvent payée du journal leur suffit : c'est la répétition du sentiment trop général qu'il vaut mieux *paraître qu'être* quelque chose.

Voilà bien l'exposition canadienne, voilà nos collègues classiques.

On joue *Antigone* en grec, mais on ne serait pas capable de dire convenablement dix lignes de français.

A quoi bon mettre dans notre population des idées fausses ; lui laisser croire qu'elle a un système d'éducation admirable, que le monde entier lui envie ses écoles, lorsque le premier petit canayen qui quitte Montréal s'aperçoit tout de suite qu'il ne sait rien et que nos collègues sont des boîtes à ignorants.

Où sont les vrais amis de la race ; ceux qui indiquent le péril ou ceux qui le masquent sous de fausses apparences ?

Pour notre part, nous tenons à dire la vérité : nous demandons des réformes et nous ne désarmerons pas sans les avoir obtenues.

Nous avons percé à jour cette blague des récompenses de Chicago et des réclames journalistiques américaines à tant la ligne.

Nous savons ce que peuvent faire et ce que produisent ces institutions ; les besoins de chaque jour nous mettent en contact avec leurs élèves et nous apprécions ce qu'ils savent.

Nos collègues ne produisent que des fruits secs, et nous approuvons entièrement ce que